

au soleil; l'une et l'autre ont un toit plat en paille de maïs, et leur forme est toute semblable. Enfin ce qui démontre que la construction actuelle des maisons mexicaines est la même qu'avant la conquête, c'est le plan de Mexico présenté à Cortez par Montezuma, et d'autres tableaux de l'époque même, dont les originaux ou des copies exactes ont été soigneusement conservés.

Un des plus grands agréments de Mexico, ce sont les promenades. La principale, comme dans la plupart des villes d'Espagne, se nomme l'*Alameda*. Ce nom si gracieux, et qu'on serait tenté de prendre pour un nom arabe, a cependant une origine latine et veut dire un lieu planté d'ormes. Ce ne sont pas des ormes qui font la parure des alamedas des tropiques: à la Havane, ce sont des palmiers; ici ce sont des arbres au feuillage délicat dont je ne sais pas le nom, mais que je suis bien sûr de n'avoir pas vus en Europe. Ces arbres sont toujours verts, et cependant leurs feuilles se renouvellent, mais graduellement et insensiblement, de sorte que les rameaux ne se dépouillent jamais de leur verdure.

L'*Alameda* est très fréquentée; mais elle a ses habitués, qui la visitent alternativement à des heures fixes. Dans la matinée, de sept à

neuf heures, elle est le rendez-vous des hommes d'État, des savants, des généraux sans armée, des amiraux sans flotte, des politiques de toutes les couleurs. A neuf heures, le jardin perd ces hôtes illustres et se trouve envahi par une foule de nourrices, de bonnes d'enfants et d'Indiens en haillons, qui, grâce au système d'égalité, y portent avec autant de droit les parfums qu'ils exhalent, que ceux qu'ils remplacent y avaient promené leurs idées philosophiques, politiques, ou héroïques. Enfin, de six à huit heures, l'*Alameda* atteint son plus grand lustre en raison du beau monde qui la parcourt tant en équipage qu'à cheval ou à pied.

L'*Alameda*, située à l'ouest de la ville, présente un carré oblong, entouré d'une allée pour les voitures et les cavaliers, qui s'étend tout le long du mur qui en forme l'enceinte. De petites allées pavées et coupées dans le taillis parcourent symétriquement l'intérieur du jardin, et aboutissent à sept ronds-points où se trouvent des bassins à jets d'eau, ou des colonnes.

Le principal rond-point, celui du milieu, est également orné d'un bassin qui entoure un monument de forme carrée, où l'on voit une statue de la Liberté avec quatre lions en bronze. Deux inscriptions en lettres d'or y rappellent, l'une le nom de Miguel de Hidalgo, qui le premier

leva le drapeau de l'indépendance au Mexique, et l'autre celui d'Augustin Iturbide, empereur éphémère de ce pays.

Les autres promenades les plus fréquentées sont le Pasco-Nuevo et Las Vigas. La première ne consiste que dans quatre rangs d'arbres, avec trois ronds-points ornés de bassins en pierre. La seconde n'offre qu'une seule allée très large, dont l'unique agrément est le voisinage du canal de Chalco.

On ne se promène à Las Vigas que dans une seule saison, depuis le premier dimanche de carême jusqu'au jeudi de l'Ascension. Alors l'Alameda et le Pasco-Nuevo sont complètement abandonnés.

Toutes ces promenades, l'Alameda exceptée, ne présentent par elles-mêmes que peu d'attraits; mais elles offrent à l'étranger le tableau le plus frappant, surtout par son contraste, de la population mexicaine. Là se trouvent réunis le fier propriétaire de mines dans son magnifique équipage, et l'humble Indien dans son canot, sur le canal; le riche *hacendero* (propriétaire), monté sur son cheval de race andalouse, avec la bride et la selle garnies d'argent, et le pauvre *ranchero* (fermier), sur son bât de fibres de *maguey* (aloès).

Le costume national a subi au Mexique,

comme partout, des changements par l'introduction des modes françaises; mais ces progrès n'y ont été que lents et incomplets, et l'on retrouve encore les costumes et le luxe du moyen âge dans l'habillement chevaleresque du Mexicain espagnol, et surtout dans le harnachement de ses chevaux.

Quelles que soient les institutions politiques qu'on essaye depuis quarante ans d'implanter dans cette nation, ses mœurs et ses coutumes sont restées presque les mêmes qu'elles étaient au temps de la conquête. Éloignée pendant trois siècles de tous rapports avec le reste du monde par la politique ombrageuse de l'Espagne, le Mexicain, plus qu'aucune autre nation, a gardé les dehors, mais non l'esprit chevaleresque des autres nations.

Les classes basse et moyenne, les *rancheros*, les *hacenderos*, dans la campagne, ont conservé le costume si pittoresque du *xvi^e* siècle.

Le costume national du Mexique consiste en une veste courte, et un large pantalon ouvert sur les côtés et orné d'aiguillettes d'argent; ces vêtements sont brodés de soie, d'argent ou d'or, et reliés entre eux par une ceinture de soie. Le chapeau mexicain est en laine de vigogne, brun, à larges bords et entouré d'une banderole d'or ou d'argent. Les jambes sont généralement en-

veloppées dans des *botas vacqueras*, morceaux de cuir ornés de dessins imprimés au moyen de formes en bois. Les souliers ou bottines, en cuir non verni, sont garnis d'immenses éperons. Pour les chevaux, c'est toujours la selle si lourde et si compliquée du chevalier, ce mors énorme et si fort, qui permet, comme en Orient, d'arrêter le cheval tout court, même dans la course la plus rapide.

Le Mexicain est excellent cavalier quand il se trouve sur sa lourde selle; mais il ne saurait faire usage d'une selle à l'anglaise.

Il excelle dans certains exercices à cheval, tels que *torear* (terrasser, à cheval, un taureau, en le saisissant par la queue), désarçonner un autre cavalier avec les genoux et prendre des chevaux ou taureaux au moyen de la *reata*, du *lazo* (nœud coulant); mais il ne sait franchir ni les barrières ni les fossés.

La selle mexicaine, surchargée comme elle l'est d'ornements en argent et de broderies, avec son pommeau et son dos si élevé, est pour l'ordinaire trois fois aussi lourde qu'une selle anglaise. Ces selles sont très coûteuses : garnies d'argent, elles reviennent de cent soixante à deux cents pesos (880 à 1,100 fr.) chacune; mais leur commodité est telle que les étrangers même les adoptent.

Les carrosses mexicains sont ce qu'il y a de plus lourd et de plus informe. Ils n'ont point de siège pour le cocher, et les mules sont guidées par un postillon. Les harnais sont massifs et d'une forme singulière, surtout la partie où l'on renferme la queue de l'animal, qui est en forme de sac et ornée de métal.

Les dames de Mexico ne vont jamais à la promenade qu'en voiture; et alors elles sont coiffées en cheveux et vêtues de robes d'étoffes claires de différentes couleurs. Mais le matin elles vont toujours à pied à la messe, et pour se rendre à l'église elles ont conservé la mantille, ce costume noble et élégant, et des vêtements de couleur noire ou foncée. Une mantille avec de belles blondes revient, dans ce pays, de cent vingt à cent cinquante pesos (660 à 825 fr.).

Les hommes qui appartiennent aux classes supérieures ont adopté notre costume : habit noir, chapeau rond en tuyau de poêle, et bottes vernies ou cirées; cette innovation ne date que de quinze à vingt ans. Avant cette époque, la veste courte en toile de coton à fleurs, le chapeau de vigogne et les souliers en cuir sans aucun vernis, étaient la toilette la plus élégante; aujourd'hui ils ne conservent cette mise favorite que dans leur intérieur, ou lorsqu'ils se rendent le soir, couverts de leurs manteaux, dans

quelques cercles intimes. C'est, du reste, le costume de rigueur pour monter à cheval; seulement la veste à fleurs a disparu et est remplacée par une veste de toile blanche ou de drap.

Le principal amusement de la population mexicaine, ce sont des combats de taureaux et des combats de coqs. Ces sortes de récréations, qui, partout où elles ont eu lieu, nous inspirent du dégoût, ont au Mexique un caractère particulier qui révolte d'autant plus, que la timidité et la faiblesse des taureaux indigènes en font une véritable boucherie.

Ces sortes de spectacles sont, au Mexique, sous la protection spéciale du président de la république; mais je dois faire remarquer en faveur des classes supérieures qu'elles n'y assistent que rarement, et seulement dans des occasions extraordinaires.

Les combats sont à peu près les mêmes que ceux qui se donnent en Espagne : les *toreadores* viennent tous de ce pays, avec ce costume que Figaro a popularisé en France¹; l'unique différence me paraît provenir de la pusillanimité des taureaux mexicains, qui ne sont ni aussi forts ni aussi farouches que ceux d'Espagne.

¹ Voir, pour la description des courses de taureaux, *Les Français en Espagne*, 1 vol. in-8°, par J.-J.-F. Roy, publié à la librairie Alfred Mame et fils.

Souvent la terreur et la lâcheté du *toro* est telle, que le *matador* qui doit l'achever ne peut parvenir à le faire arriver contre son épée. Dans ce cas, le public mexicain déclare le *toro* indigne de l'honneur de mourir par la main du *matador*, et les cris réitérés de : *Lazo! lazo!* retentissent de tous les points de l'assemblée.

Les *toreadores* alors se retirent pour faire place à deux cavaliers montés sur des chevaux vifs et fougueux, et armés seulement de leurs lazos. Les deux nouveaux acteurs cernent l'animal dans une course rapide, formant autour de lui des cercles de plus en plus resserrés, et avec la rapidité de l'éclair entourent de leurs lazos les jambes du taureau, qu'ils terrassent avec une facilité surprenante. Un *matador* finit alors les tourments du malheureux animal, que trois mules richement caparaçonnées traînent au galop hors de l'arène, aux acclamations les plus bruyantes du public.

La passion pour les combats de taureaux a diminué chez les Mexicains; mais tous sont enthousiastes des combats de coqs, depuis le président jusqu'au dernier laperero. Un des héros de la révolution mexicaine, qui déjà plusieurs fois a été porté à la présidence, Santa-Anna, est possédé de cette passion à un degré peu commun.

Les gageures dans la capitale, et même dans

les provinces, à l'occasion de ces combats, sont immenses : des malheureux en haillons y portent souvent de l'or, fruit de leur bonheur au jeu ou de leur audace dans le vol.

Les coqs, avant que l'on arme leurs ergots d'éperons, sont lâchés l'un sur l'autre comme pour essayer leurs forces et offrir aux connaisseurs le moyen de fixer leur choix.

Les paris une fois réglés, le silence le plus profond s'établit dans l'arène. Sur un signal du juge, les champions, armés de leurs éperons, s'élancent l'un sur l'autre, et, le combat terminé, le coq vainqueur est proclamé avec enthousiasme et recueilli avec les plus tendres soins par son heureux propriétaire, qui s'empresse de panser ses blessures.

CHAPITRE VI

La grande place de Mexico. — La cathédrale. — Le *Sagrario*. — Couvents et hôpitaux. — Soins donnés aux pauvres et aux malades. — Hôpital de la *Purissima Concepcion*, fondé par Cortez. — Portrait du grand *conquistador*. — Violation projetée de son tombeau. — Ses restes sauvés de la profanation par un citoyen dévoué. — Bienfaits de l'influence du clergé catholique au moyen âge chez les peuples non civilisés. — Instruction donnée par le clergé. — Musée mexicain. — La pierre des *sacrifices*. — Horrible statue. — Manuscrits aztèques. — Étendard de Cortez. — Portraits. — Figurines ou poupées faites par des indigènes. — Statue de Charles IV. — Collections particulières. — L'École des mines ou *Mineria*. — Collège de Saint-Jean-de-Latran. — École de dessin.

La grande place de Mexico (*plaza Mayor*), à laquelle aucune de celles d'Europe ne peut être comparée sous le rapport de la dimension, est bornée au nord par la cathédrale, bel et vaste édifice, entouré de trottoirs qui ont environ treize mètres sur la façade principale et six sur les faces latérales; le côté du sud présente la façade de l'hôtel de ville (*ayuntamiento*); à l'est s'élève le *Sagrario*, dont je parlerai tout à